



HAL
open science

Le Job d'Alain Houziaux et le Job de Kierkegaard

Frédéric Rognon

► **To cite this version:**

Frédéric Rognon. Le Job d'Alain Houziaux et le Job de Kierkegaard. Foi et vie : Revue de culture protestante, 2020, 2020 (5), pp.49-52. hal-03321679

HAL Id: hal-03321679

<https://hal.science/hal-03321679v1>

Submitted on 17 Aug 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le Job d'Alain Houziaux et le Job de Kierkegaard*

Frédéric Rognon

Le dernier ouvrage d'Alain Houziaux¹ nous offre une relecture novatrice et passablement décapante du livre de Job. Celui-ci y est vu comme une invitation à déconstruire toutes nos images de Dieu, non seulement celle d'un justicier qui récompense les vertueux et sanctionne les méchants en fonction de leurs œuvres, mais même celle d'une divinité accessible car compréhensible selon nos propres catégories. Le Dieu de Job se situe au-delà de toute rationalisation, dans un « hors champ » qui nous échappera toujours. Ainsi tous nos discours et toutes nos représentations à son sujet s'avèrent foncièrement vaines. Aux yeux d'Alain Houziaux, il faut aller jusque là pour entrer réellement, sans se payer de mots, dans une théologie de la grâce : tout ce que nous pouvons faire s'inscrit sur le registre du « pour rien ». Et Dieu lui-même agit « pour rien », par pure grâce. Notre foi est appelée à se laisser dépoussiérer, à s'évider, pour laisser toute la place à ce vide d'un *deus absconditus*, d'un Dieu incompréhensible inexplicable et arbitraire, qui se dérobe même à notre besoin de faire sens.

C'est au point où sa démonstration aborde la dimension de l'absurde, du non-sens, qu'Alain Houziaux convoque Søren Kierkegaard : « L'absurde est le critère négatif de ce qui est plus haut que l'intelligence humaine. L'absurde, c'est le critère du divin et du rapport à Dieu »², écrivait le philosophe de Copenhague dans son *Journal*. Dieu se manifeste en effet sous la forme d'un paradoxe, qui confine au scandale : celui de l'Éternité qui s'incarne dans le temps et dans la chair d'un homme. C'est en vertu de cette absurdité que s'effectue le « saut de la foi »³ : « *Credo quia absurdum* », disait Tertullien, souvent cité par Kierkegaard. En rupture absolue avec l'entendement, la foi consiste précisément à reconnaître le paradoxe comme le propre même du Dieu biblique. Cependant, le « saut de la foi » ne vise pas à dissoudre le paradoxe, à l'instar de la perspective hégélienne, qui intégrait la contradiction dans un système rationnel plus vaste. Selon la dialectique kierkegaardienne, bien différente de celle de Hegel, le paradoxe doit rester paradoxe, et si l'on s'imagine le comprendre, cela prouve tout simplement qu'on ne le comprend pas. La croyance est le martyre de l'entendement : confesser sa foi, c'est crucifier son entendement⁴.

Ces quelques références à Kierkegaard s'avèrent décisives dans l'économie du texte d'Alain Houziaux. L'incontestable autorité du Danois sert puissamment à étayer la thèse d'un Dieu Tout-Autre, d'une altérité radicale entre l'homme et Dieu dont témoignerait le livre de Job. Et pourtant, la relation d'Alain Houziaux à Søren Kierkegaard apparaît quelque peu problématique, au point que l'on peut se demander si le Job de l'un est le même que le Job de l'autre.

Les sources kierkegaardiennes d'Alain Houziaux doivent tout d'abord être interrogées. Lorsque Kierkegaard est cité directement, ce sont *Le concept d'angoisse*, les *Miettes philosophiques* et le *Post-Scriptum définitif et non-scientifique aux Miettes philosophiques*, qui

* Frédéric Rognon, « Le Job d'Alain Houziaux et le Job de Kierkegaard », *Foi & Vie*, n°2020/5, novembre 2020, p. 49-52.

¹ Alain Houziaux, *Job ou le problème du mal. Un éloge de l'absurde*, Paris, Les Éditions du Cerf, 2020.

² *Ibid.*, p. 30.

³ Cf. *ibid.*, p. 110-113.

⁴ Cf. *ibid.*, p. 120-129.

sont convoqués. La référence aux deux premiers ouvrages est celle de la version de la Bibliothèque de la Pléiade, qui a été tellement décrite par les spécialistes de Kierkegaard en France⁵. Mais la plupart des sources sont de seconde main, même si ce sont des commentateurs de très grande qualité (Jean Wahl, André Clair). Le point à relever est surtout celui-ci : qu'il s'agisse des textes de Kierkegaard, de leur citation dans la littérature secondaire, ou de commentaires analytiques, aucun ne porte sur Job. Alain Houziaux rapproche explicitement Job et Kierkegaard (« pour Kierkegaard comme pour Job... »⁶), ou plus généralement transpose implicitement sur Job le regard que Kierkegaard porte sur Jésus : ainsi, le scandale du Dieu paradoxal, qui suscite le « saut de la foi », concerne l'incarnation historique de l'homme-Dieu dans les textes kierkegaardien cités, et se voit transféré par analogie vers le paradoxe scandaleux d'un Dieu qui fait souffrir le Juste⁷. Ce déplacement peut s'avérer tout à fait fructueux. Il nous revient cependant d'examiner si une telle fécondité se voit confirmée, ou infirmée, ou encore nuancée, par la lecture des textes que Kierkegaard consacre directement au livre et au personnage de Job.

Job fait principalement l'objet de deux textes de Søren Kierkegaard : l'un de ses *Discours édifiants*, publié en 1843, et qui offre au lecteur une méditation à partir de Jb 1, 21b⁸, et de longs développements de *La reprise*, en date de la même année⁹. Les *Discours* ont très certainement été la partie la moins étudiée de l'œuvre kierkegaardienne, dont ils constituent pourtant un bon tiers. Le premier Colloque qui leur a été consacré en France, s'est tenu, à l'initiative de la *Société Søren Kierkegaard*, en 2019. On sait qu'ils sont signés de l'auteur, à la différence de la quasi-totalité des autres ouvrages qui sont attribués à des pseudonymes, et que la stratégie éditoriale du philosophe danois, par ailleurs menée sans aucun succès, visait à conduire ses lecteurs de son œuvre esthétique pseudonyme vers son œuvre religieuse autonome : « De la main gauche, j'offris au monde *L'Alternative*, et de la main droite *Deux discours édifiants* ; mais tous ou autant dire tous tendirent leur droite vers ma gauche »¹⁰. Or, le portrait de Job que dresse Kierkegaard est assez différent dans les deux textes, publiés la même année. Il faudra donc les ressaisir ensemble en un geste dialectique.

Le *Discours édifiant* qui nous intéresse ne rend donc pas compte de l'intégralité du livre de Job, mais d'un demi-verset, la fameuse parole du Juste éprouvé au terme de l'annonce des calamités qui viennent l'affliger, en finale du chapitre 1 : « Le Seigneur a donné, le Seigneur a ôté, que le nom du Seigneur soit béni ». Kierkegaard affirme d'emblée que la grandeur de Job ne tient pas au fait d'avoir prononcé cette parole, mais d'y avoir conformé sa conduite, d'en avoir fait l'épreuve. C'est pour cette raison que Job est « l'un de ces maîtres et de ces guides de l'humanité »¹¹. Il accompagne en effet l'humanité dans ses joies quand elle attend l'épreuve, et dans l'épreuve quand elle se lamente de désespoir. Et notre auteur de stigmatiser tout discours spéculatif sur la souffrance : quand l'esprit éprouvé qui a combattu le bon combat en se souvenant de cette parole, s'y réfère, alors il la comprend mieux « qu'un homme ayant passé

⁵ Cf. « L'inachèvement sur papier Bible (Kierkegaard en Pléiade) : comptes rendus littéraires », in *Bulletin de la Société Søren Kierkegaard*, n°10, janvier 2020, p. 8-50.

⁶ Alain Houziaux, *Job ou le problème du mal*, *op. cit.*, p. 112, 124.

⁷ Cf. *ibid.*, p. 112-113.

⁸ Cf. Søren Kierkegaard, « Le Seigneur a donné, le Seigneur a ôté, que le nom du Seigneur soit béni », in « Quatre discours édifiants. 1843 », *OC VI*, Paris, Éditions de l'Orante, 1979, p. 103-116.

⁹ Cf. Søren Kierkegaard, « La répétition », *OC V*, Paris, Éditions de l'Orante, 1972, p. 1-96 (ici p. 55, 64-66, 71-79).

¹⁰ Søren Kierkegaard, « Point de vue explicatif de mon œuvre d'écrivain », *OC XVI*, Paris, Éditions de l'Orante, 1971, p. 1-143 (ici p. 14).

¹¹ Søren Kierkegaard, « Le Seigneur a donné, le Seigneur a ôté, que le nom du Seigneur soit béni », *op. cit.*, p. 103.

sa vie entière à [en] expliquer le sens »¹². Il saisit en effet, dans son existence même, pourquoi et comment Job a pu rendre grâces à Dieu au milieu de sa détresse.

Kierkegaard découpe ensuite son *Discours* en trois parties, en fonction des trois propositions de la parole de Job. D'abord, donc : « Le Seigneur a donné ». Au moment où Dieu lui prend tout, Job ne commence pas par dire : « Le Seigneur a ôté ». Il commence par exprimer sa reconnaissance pour toutes les bénédictions qui lui sont à présent ôtées. L'ingrat, pour sa part, continue de convoiter ce qui a fait les délices de ses yeux, et de ce fait son désir est la cause de sa perte. Mais Job « n'a pas la mémoire courte, et sa reconnaissance ne connaît pas l'oubli »¹³. Il ne se dérobe pas non plus à la pensée de la perte, mais la gratitude le conduit à la patience.

« Le Seigneur a ôté » : Job ne dit rien d'autre que la vérité. Il n'accuse ni les Sabéens, ni la foudre, ni le grand vent. Au lieu d'examiner longuement, selon la sagesse du monde, les causes de sa ruine (le hasard ? les hommes ? les éléments naturels ? lui-même ?), il pense rendre justice à Dieu en ne lui reprochant rien. Il ramène tout au Seigneur, non seulement ce qu'il donne, mais aussi ce qu'il reprend. Et c'est cela qui le rend vainqueur, et même invincible ; car faible est le grondement sauvage de la tempête, impuissant le bras de l'agresseur, face à celui qui leur dit, plein de foi : « Ce n'est pas toi, tu n'as aucun pouvoir, c'est le Seigneur qui ôte »¹⁴.

« Le nom du Seigneur soit béni ! » Le Juste affligé oublie certaines paroles qui pourraient s'élever au jour du malheur au lieu d'actions de grâces. Le Seigneur est resté le même, il doit donc être béni. Cette parole de Job s'adresse à tout auditeur, qu'il soit dans l'épreuve ou en attente de l'épreuve. En effet, précise Kierkegaard, elle ne s'applique pas seulement à une situation extraordinaire. Et de s'adresser, comme souvent, directement à son lecteur : si tu penses que de tels malheurs ne sauraient t'arriver, « de qui tiens-tu cette sagesse ? »¹⁵ Car rien ne le laissait présager pour Job, qui était l'ami du Seigneur. D'où la conclusion de son *Discours* : « Nul ne connaît le jour ni l'heure où les messages arriveront, l'un plus terrible que l'autre »¹⁶.

La reprise n'a pas le même statut que le *Discours édifiant* sur Job 1, 21b. Sous-titré : *Essai de psychologie expérimentale*, signé de Constantin Constantius (pseudonyme dont la composition même est déjà une « reprise »), il s'agit d'un récit narratif, d'inspiration autobiographique, agrémenté de lettres, qui met en scène un jeune homme qui a rompu ses fiançailles avec sa bien-aimée, et qui s'interroge sur la possibilité d'une « reprise » : du redémarrage de sa relation sur un plan supérieur. Selon Nelly Viallaneix¹⁷, *Gjentagelsen* doit être traduit par « reprise » et non par « répétition » (traduction du terme danois d'origine latine *Repetition*), car ce dernier vocable exprime une duplication à l'identique, tandis que la reprise est un nouveau commencement, selon un angle différent, et sur un plan spirituel.

Dans sa quête d'une reprise, le narrateur rencontre Job. La première référence au personnage biblique intervient à nouveau, comme dans le *Discours*, dans un développement polémique à l'égard de ceux qui spéculent et radotent sans avoir rien éprouvé des affres de

¹² *Ibid.*, p. 106.

¹³ *Ibid.*, p. 110.

¹⁴ *Ibid.*, p. 114.

¹⁵ *Ibid.*, p. 116.

¹⁶ *Ibid.*

¹⁷ Cf. Søren Kierkegaard, *La reprise. Traduction, introduction, dossier et notes par Nelly Viallaneix*, Paris, GF Flammarion, 1990, p. 56-58.

l'existence : « Job qui ne prend pas la pose en chaire pour se porter garant avec assurance, gesticulations à l'appui, de la vérité de ses dires, mais qui, là sur son tas de cendres, en train de se gratter avec un tesson, lance, sans interrompre cette occupation manuelle, de brèves observations et réflexions »¹⁸. Le jeune homme rencontre en Job la communion d'un frère susceptible de comprendre ses propres épreuves, car il les a traversées.

Après avoir cité la formule à laquelle son *Discours* était consacré : « Le Seigneur a donné, le Seigneur a ôté, que le nom du Seigneur soit béni ! », le narrateur interroge Job, sur un ton bien différent : n'as-tu rien dit de plus que cette consolation de la pitoyable sagesse du monde ? Et il poursuit sa lecture du livre de Job : la voix de ce dernier fut celle du Juste souffrant, du fidèle témoin de toute détresse, du « sincère porte-parole qui ose se plaindre "dans l'amertume de son cœur" et contester avec Dieu »¹⁹. C'est donc le Job des dialogues avec ses faux amis qui est ici évoqué. Et c'est lui qui s'avère si précieux pour le narrateur en proie aux tourments intérieurs, au point qu'il va s'adresser directement à lui : « J'ai besoin de toi, j'ai besoin d'un homme qui sache se plaindre à pleine voix, faisant retentir de ses échos le ciel où Dieu délibère avec Satan pour dresser des plans contre un homme ! Plains-toi, l'Éternel ne craint pas, il peut bien se défendre ; mais comment le pourrait-il quand personne n'ose se plaindre comme il sied à un homme ? »²⁰

Dans une lettre à son confident, le jeune homme évoque ensuite Job sur un mode lyrique : « Si je n'avais pas Job ! Il est impossible de décrire et de nuancer la multiple signification qu'il a pour moi. (...) La nuit, il arrive que je fasse allumer les bougies dans ma chambre ; que je fasse éclairer la maison tout entière. Alors, je me lève ; je lis à haute voix, criant presque, tel ou tel passage de Job. J'ouvre encore ma fenêtre et jette au vent ses imprécations. Si Job est une fiction de poète, si jamais il n'y a eu d'homme qui ait ainsi parlé, je m'approprie alors ses paroles et j'en prends la responsabilité. Je ne puis davantage ; qui, en effet, a l'éloquence de Job, ou peut renchérir sur une seule de ses paroles ? »²¹. Job offre ainsi au narrateur les mots dont il a besoin et qu'il cherchait confusément, pour verbaliser son insigne douleur. Et la colère de Job envers Dieu, qui va jusqu'au blasphème, s'avère pour lui libératrice, cathartique.

La profondeur de Job réside en sa constance ; il demeure inébranlable face à ses amis, car il ne croit pas être frappé par le malheur à cause de ses péchés, mais il sait que cela est une « épreuve » : sa grandeur tient à ce qu'il est « le substantiel plaidoyer de l'homme dans son grand débat avec Dieu, dans ce vaste et terrible procès dont la cause est le mal interposé par Satan entre Dieu et Job et qui finit en reconnaissant que toute cette affaire est une épreuve »²². Or, la catégorie de l'épreuve n'est nullement d'ordre esthétique, éthique ou dogmatique : elle est absolument transcendante.

Constantin Constantius traverse le prologue en prose et les dialogues en vers pour aboutir à l'épilogue du livre de Job. Car c'est ici que se révèle la clef de l'énigme : « Job est béni et a tout reçu *au double*. – cela s'appelle une *reprise* »²³. Job est en effet celui qui, au terme de l'épreuve, a ressaisi sa vie pour la recommencer sur un plan supérieur : l'épilogue est la mise en scène de cette restauration, pour ne pas dire de cette nouvelle naissance. C'est ce qui fait dire

¹⁸ *Ibid.*, p. 130-131.

¹⁹ Søren Kierkegaard, « La répétition », *op. cit.*, p. 65.

²⁰ *Ibid.*, p. 65.

²¹ *Ibid.*, p. 71-72.

²² *Ibid.*, p. 77.

²³ Søren Kierkegaard, *La reprise*, *op. cit.*, p. 156.

à Nelly Viallaneix qu'il est « le "chevalier" de la reprise »²⁴, par analogie au « chevalier de la foi » qu'est Abraham dans *Crainte et tremblement*²⁵.

Les dernières références à Job dans *La reprise* visent à interroger son rapport à Dieu tout au long des dialogues avec ses amis : « Job eut-il tort ? Oui ! à jamais, car il ne pouvait aller plus haut qu'au tribunal qui le jugea. Job eut-il raison ? Oui ! à jamais, en ce qu'il eut tort devant Dieu »²⁶. Cette dernière notation ne peut qu'évoquer la prédication qui clôt *Ou bien... ou bien...*, et qui porte comme titre : « L'édification apportée par la pensée qu'envers Dieu nous avons toujours tort »²⁷. Job est l'illustration même de cet aphorisme : même s'il a raison, tout homme a tort devant Dieu, et cela est d'une infinie consolation aux yeux de Kierkegaard. Comment comprendre cela ? Et en quoi ce parcours nous instruit-il quant à la personnalité du Job de Søren Kierkegaard, en tension avec celui d'Alain Houziaux ?

Selon Kierkegaard, le livre de Job est d'abord une arme de guerre contre la théodicée. Celle-ci, qui prétend justifier Dieu face au Mal, conduit directement à suspendre la foi comme relation, pour construire un discours spéculatif sur Dieu. En cela, elle est une forme du désespoir, c'est-à-dire du péché²⁸. La foi kierkegaardienne consiste à accueillir le Dieu qui se révèle, au lieu d'en élaborer une représentation, car le Dieu révélé est paradoxalement celui qui échappe à tout discours. Telle est la première leçon du livre de Job relu par Kierkegaard. Et sur ce point, le Job d'Alain Houziaux et le Job de Søren Kierkegaard coïncident.

Cependant, le livre de Job est aussi, pour Kierkegaard, un paradigme de la « reprise ». Afin de le comprendre, il faut admettre l'homogénéité de l'ensemble du corpus, au lieu d'attribuer le cadre en prose et les dialogues en vers, voire le discours d'Elihou, à des auteurs différents, porteurs d'intentions théologiques distinctes, comme le font la plupart des exégètes, et comme l'admet Alain Houziaux. Le Job résigné qui bénit Dieu dans le prologue, auquel Kierkegaard a consacré son *Discours*, est le même que le Job révolté des dialogues et que le Job restauré de l'épilogue, qu'évoque son essai intitulé *La reprise*. Il s'agit donc de lire les deux textes en dialectique. S'ils ont été simultanément publiés, c'est pour que le lecteur cherche le Job bénisseur dans le second et le Job blasphémateur dans le premier²⁹. Et le sens même de la reprise réside en ceci : l'épilogue n'est pas une rétribution, mais une restauration par grâce, sous peine de retomber de la sphère religieuse à la sphère éthique (en contribuant à une domestication du transcendant par l'idéologie de la justice distributive) ; il n'est pas même une conséquence de la confession de Job, sous peine de renouer avec la tentation de capturer Dieu dans une image ou dans un discours spéculatif (en s'interrogeant sur la nature de Dieu, pour savoir s'il donne librement ou après confession) ; la restauration de Job est le fait de Dieu seul, d'un Dieu incompréhensible qui reçoit comme des louanges les blasphèmes de Job. Car c'est ici que se noue le fil qui court tout au long du livre de Job, depuis la bénédiction du prologue jusqu'à la restauration de l'épilogue, en passant par la révolte blasphématoire des dialogues : si « mon serviteur Job a parlé de moi avec droiture » (Jb 42, 7b), dit le Seigneur, c'est bien que ce qui

²⁴ *Ibid.*, p. 203, note 35.

²⁵ Cf. Søren Kierkegaard, « Crainte et tremblement », *OC V*, Paris, Éditions de l'Orante, 1972, p. 97-209 (ici p. 131).

²⁶ Søren Kierkegaard, « La répétition », *op. cit.*, p. 78.

²⁷ Cf. Søren Kierkegaard, « L'édification apportée par la pensée qu'envers Dieu nous avons toujours tort », in « L'Alternative – Deuxième partie », *OC IV*, Paris, Éditions de l'Orante, 1970, p. 303-317.

²⁸ Cf. Søren Kierkegaard, « La maladie à la mort », *OC XVI*, Paris, Éditions de l'Orante, 1971, p. 163-285.

²⁹ Cf. Timothy H. Polk, « Job : Edification against Theodicy », in Lee C. Barrett and Jon Stewart (eds.), *Kierkegaard and the Bible. Tome I : The Old Testament*, Farnham / Burlington, Ashgate (Kierkegaard Research : Sources, Reception and Resources, Volume 1), 2010, p. 115-142 (ici p. 122).

semblait objectivement être des malédictions envers Dieu pouvaient être reçues par Dieu comme des bénédictions³⁰. C'est à ce prix que la reprise est possible.

On sait que Kierkegaard s'intéresse beaucoup moins au « Quoi ? » du christianisme (son contenu doctrinal, sa « *fides quae* ») qu'à son « Comment ? » (sa « *fides qua* » : comment vivre pour devenir chrétien ?). Le livre de Job, à ses yeux, ne répond nullement à la question de l'identité ou de la nature de Dieu, pas plus qu'à celle de l'origine du Mal : il est un texte d'édification, destiné à enseigner à l'lecteur à louer Dieu en toutes circonstances. Mais il est aussi un formidable encouragement à espérer que le Dieu qui a accueilli toutes les paroles de Job comme louanges, saura substituer sa bénédiction à nos malédictions. Car à travers nos discours, que nous bénissions ou que nous maudissions, envers Dieu nous avons toujours tort. Ainsi la tension entre le cadre en prose et les discours se résout-elle dialectiquement, et le lecteur est-il invité à s'approprier la saveur spirituelle du livre de Job.

Au terme de cette enquête, nous pouvons dire que le Job de Søren Kierkegaard et celui d'Alain Houziaux sont à la fois identiques et différents, semblables et dissemblables. La dialectique entre absurdité et grâce instaure entre eux un vigoureux recouplement. Néanmoins, le Job de Søren Kierkegaard, au prix d'une homogénéisation du corpus et d'un ressaisissement à travers la catégorie de « reprise », excède celui d'Alain Houziaux, et finalement, transcende l'absurde par la restauration du sens.

Frédéric Rognon

³⁰ Cf. *ibid.*, p. 139.